

Janvier, février, mars

le Libérateur

N° 184 • PRINTEMPS 2014

Sans alcool... avec plaisir

LA CROIX BLEUE • ASSOCIATION DE PRÉVENTION ET D'AIDE AUX PERSONNES EN DIFFICULTÉ AVEC L'ALCOOL



LES JEUNES

Photo : Fotolia_44305275_XXXL-B

Sans alcool avec
La Croix Bleue

189, rue Belliard, 75018 Paris • Tél. 01 42 28 37 37 www.croixbleue.fr



Témoignages

- 3 Un homme debout, Y. CASSAN
- 4 Le goût de vivre, P. BARI
- 5 L'alcool, mon ennemi, RÉMY

Dossier: Les jeunes

- 6 Une lecture du Baromètre Santé des 15-30 ans, A. ARNOULT
- 7 Les stigmatisations de l'apparence, O. GALLAND
- 8-9 Jeunes Violences Ecoute
- 10-11 Interview de Marie Choquet
- 12 De la prise de risque à la conduite à risque, T. ROBILLARD
- 13 Quête d'ivresse, P. HUERRE
- 14-15 La violence à l'adolescence, P. G. COSLIN
- 16 Le pouvoir d'agir, O. GALLAND
- 17-19 Choisis ta vie et prends garde à toi ! G. BAJOIT
- 20 Les enfants et l'alcoolisme parental
- 21 Douleurs d'enfance ! A. MOUKOLO
- 22 Témoignages, B. VISENDAZ et G. MIRANDA

Nous avons vu, lu...

- 23 DVD, la bouteille à la mer, Dr J-C. EXBRAYAT
Livre, l'alcoolisme parental
Blandine FAORO-KREIT

L'association

- 24 Formation nationale
Camping
- 25 Mot du président
Rencontre des responsables
Calendrier

Concours photos

26-27



Ce premier numéro de l'année 2014 nous fait partager les attentes, les interrogations, les craintes des jeunes face à la problématique « alcool », qu'ils en soient les victimes directes par leur propre consommation, ou indirectes en subissant celle de leur entourage. Quel que soit le mode de consommation, bringe drinking pour faire la fête avec les copains, se lancer des défis pour s'affirmer, ou au contraire consommer

dans la solitude, l'arrivée risque d'être la même et mener soit à des accidents qui peuvent être fatals à court terme, soit à la dépendance à plus ou moins long terme. La prise de risque fait partie du passage de l'adolescence à la vie d'adulte. La prévention s'avère compliquée : est-ce pour cela que l'on ne doit pas en faire ?

Même si la communication avec les jeunes est un défi, la question générationnelle n'est pas insurmontable dans nos sections. Quand on est dans l'alcool, le plus difficile est d'accepter la main tendue, que l'on ait 20, 40 ou 60 ans. Il est certes plus douloureux de renoncer à sa consommation à 20 ans qu'à 60 ans. À un certain âge, la transgression n'est plus forcément une préoccupation... Si accompagner un jeune, l'intégrer dans nos groupes peut susciter des questions pour les accompagnants, gardons confiance, en nous et en eux : soulager la souffrance, écouter, partager, aider... accompagner, notre cœur et la Croix Bleue nous l'ont appris.

Et laissons aussi s'exprimer ces jeunes qui ont souffert de voir leurs proches dans la dépendance. Pendant des années, ils ont connu l'impuissance, l'incompréhension, la honte, l'amour et la haine... Certains ont connu la mort d'un être cher. Pour d'autres, un jour ils ont vu un membre de leur famille prendre la bonne décision, lutter pour s'en sortir, retomber parfois, se relever et enfin vaincre cet ennemi.

Bonne lecture...

Guilaine MIRANDA
Administratrice

Le Libérateur • Printemps 2014 (janvier, février, mars) • n° 184 • Rédaction, administration: Croix Bleue, 189 rue Belliard, 75 018 Paris • 01 42 28 37 37 • Directeur de publication: Roger LARDOUX • Rédactrice, Françoise BRULIN • Maquette, Safari 01 40 39 1443 mcbernard@safari-rh.fr • Imprimerie Bedi-Sipap 86 007 Poitiers CEDEX • Abonnement 2014 : 21 € • CCP Société Française de la Croix Bleue: Paris 158.99m N° de C.P.P.P.: 1104G79245 • ISSN: 1153-1274 • E-mail: cbleue@club-internet.fr • Site: www.croixbleue.fr



Un homme debout

“ Je fête ce soir mon premier anniversaire d'abstinence et j'en suis très heureux...
Je suis abstinent depuis treize mois.

ÂGÉ de 55 ans, pour la première fois de ma vie, j'habite seul. Mon appartement me plaît énormément. Je suis très bien entouré : infirmières matin et soir (je souffre de troubles bipolaires) une association d'aide : la GEMME occasionnellement, la Croix Bleue, les frères de Bouchaud d'un monastère en Camargue d'où je viens. Je fais attention à mes fréquentations et prends soin de ma santé. Ma vocation profonde, c'est la prière... Je suis venu à la Croix Bleue il y a cinq ans, conseillé par le docteur Vincent, j'étais alors hébergé à Bouchaud malgré des difficultés, j'ai été abstinent pendant un an et demi.

Un gros chagrin m'a fait rechuter : le suicide de mon ami, pendu, c'est moi qui ai découvert le corps, il était dépressif. Très choqué par ce malheur, j'ai rapidement été dans un mal être profond, solitude extrême, doute, peur ; je faisais des cauchemars ; je me mutilais. L'alcoolisation a été ma fuite en avant... J'ai subi douze hospitalisations en deux mois. Je posais de nombreux problèmes à Bouchaud et voilà, décision terrible, je devais partir.

Ma tutrice devait me trouver un hébergement ailleurs. J'étais soulagé et terrifié en même temps, malheureux à Bouchaud, mais qu'allais-je devenir ? Il faut dire que mes précédentes tentatives de vivre seul en appartement ont été désastreuses : vandalisme, incendie, vol, coups, solitude. Ma recherche d'un peu d'amour me faisait fréquenter n'importe qui, ma maison était un lieu de rencontres, de drogues, SDF, etc.

Vous comprenez mieux mon soulagement et mon bonheur aujourd'hui, ma vie ayant très mal démarré.

Je suis né dans une famille de treize frères et sœurs tous malades mentaux et internés. Mes parents naturels étaient alcooliques. Nous vivions misérablement, à trois ans, j'ai été placé en famille d'accueil.

Les services sociaux avaient été alertés, car je subissais des maltraitances et il y avait un grand manque d'hygiène...

Ma mère nourricière était catholique. Dieu a toujours été présent dans ma vie... Elle cuisinait énormément, mon goût pour la cuisine me vient d'elle.

En raison de mon trouble psychique et des antécédents très douloureux, toute ma vie a été jalonnée d'épreuves : Centre d'aide par le travail à 16 ans, internement, alcoolisation, abus de toutes sortes.

J'ai été hébergé dans différents monastères, reconnu handicapé à 80 %. J'ai subi pendant deux ans une immobilisation pour redresser la colonne vertébrale. J'ai été interné deux ans en hôpital psychiatrique.

Je m'alcoolisais parfois même avec de l'eau de Cologne... Malgré cette souffrance, je ne voulais pas mourir, car j'ai toujours eu la foi.

D'errance en errance, la rue, appartement, presbytère, me voici aujourd'hui.

J'adore recevoir, cuisiner... Je me suis enfin trouvé, je prie énormément, j'ai mis quarante ans pour être en paix avec moi-même.

Je remercie tous les ami(e)s de la section Croix Bleue d'ARLES et plus particulièrement Adeline qui, par son écoute empathique, m'a aidé à affronter mes peurs, est venue me voir durant toutes mes hospitalisations, a contribué à me faire comprendre que la liberté avait un prix : celui de trouver la paix en soi, de se protéger et de s'assumer. Comme dit la chanson « DEBOUT, SOIS UN HOMME DEBOUT » c'est ce que je m'efforce à être...

*Témoignage d'Yves CASSAN
Rapporté par Chantal et Adeline*



stock.xchng yves cassan

Le goût de vivre



Je suis le sixième enfant d'une famille pauvre. J'ai travaillé tôt. J'ai fait mon service militaire (Allemagne, Sahara, Algérie), puis j'ai travaillé avec mon frère aîné dans la même entreprise jusqu'à ce que nous décidions de créer notre propre entreprise dans le bâtiment. Nous nous entendons très bien.



Les affaires ont démarré rapidement, nous étions connus et respectés et nous avions une bonne clientèle. Nous ne buvions jamais sur les chantiers si ce n'est en de rares occasions.

Un jour, la femme de mon frère l'a quitté avec ses deux enfants. Ce fut un coup terrible, mais j'étais loin d'imaginer ce qui allait se passer. Trois jours plus tard, alors que je venais chercher mon frère pour aller travailler, je l'ai découvert, un fusil près de lui et la tête déchiquetée par une balle.

C'était une catastrophe. Tout s'est arrêté pour moi. Je faisais des cauchemars et je me suis mis à boire. L'alcool me soulageait et de plus en plus souvent, je m'arrêtais dans les cafés. Mon état empirait au fil des mois. Les ouvriers

que j'embauchais buvaient aussi, ce qui n'arrangeait rien. Alors que ma femme me croyait au travail, il m'arrivait de passer des journées entières dans les bistrotts. J'étais devenu alcoolique. Et j'ai, bien sûr, fini par avoir des problèmes d'argent et de santé.

Mon beau-frère Guy et son épouse m'ont confié du travail chez eux espérant m'aider à m'en sortir. Ils m'ont poussé à consulter un médecin qui ne me donnait que six mois à vivre si je continuais à m'alcooliser. La cirrhose me guettait. Je ne voulais pas faire de cure et je buvais toujours.

Mon beau-frère chercha un autre moyen pour m'aider et la Croix Bleue est entrée dans ma vie. Je me suis engagé dans l'abstinence. Le besoin de boire s'est estompé rapidement avec le

soutien du groupe et mon entourage me voyait me transformer de semaine en semaine. J'ai retrouvé le goût du travail et de la vie de famille.

Je n'oublie pas ce que je dois à ma femme, à sa patience, son courage pour gérer notre triste situation. Elle n'a jamais désespéré.

L'aide de Dieu et la Croix Bleue m'ont beaucoup apporté et à mon tour, j'ai voulu aider les autres.

Nous avons fêté nos noces d'or, Janine et moi, en 2013. Le Maire de Brognard où j'ai construit ma maison (en grande partie de mes mains) se souvenait de notre famille italienne venue dans la région de Montbéliard en 1920. Nous avons eu deux filles et trois petits enfants.

J'ai rencontré ma femme en dansant un tango et ça a été le coup de foudre ! Depuis, elle a toujours été là pour moi ! Merci à elle et merci à la Croix Bleue qui m'ont tant donné !

Pierre BARI





REMY face-publicdomainpictures.net

L'alcool,

MON EN

NE

MI

“ Je l'ai rencontré il y a des dizaines d'années ; sans que je le sache à l'époque, on a fait un long parcours ensemble.

J'ai vécu avec cet ami pendant tout ce temps avec des séparations chaotiques jusqu'à ce que je comprenne que l'« alcool » allait devenir mon pire ennemi. Car à mes dépens, j'ai réalisé trop tard que ma vie a été gâchée à cause de lui. Tout mon vécu a été imprégné par ce mal : accident sur accident en état d'ivresse dont un qui m'a valu un mois de prison ferme. Je me suis vu, plusieurs fois à la porte de la mort laquelle a été franchie par plusieurs copines et copains.

L'alcool vous ronge et vous appelle comme une sirène surtout le matin, elle nous dit : « Viens passer un jour de plus avec moi ! » et cet appel nous guide tout droit au supermarché. On a beau résister, mais la main se jette sur

cette fameuse bouteille qui contient un liquide euphorisant au début et déprimant à la fin. J'ai essayé à maintes reprises de dire stop à ce breuvage, mais je n'ai pas pu résister plus de six mois. Sachant qu'il y a plus de dix millions d'alcooliques en France et que j'en fais partie, cela me désole et me console en même temps : sachant que je ne suis pas seul. Je sais que c'est facile de dire cela, mais que dire ? J'aimerais encore faire partie des cinquante-cinq millions qui ne boivent pas ou plutôt savent boire avec modération. Mais moi c'est tout ou rien !

Alors ce sera RIEN car, toi l'alcool, tu as eu mes copines, mes copains et surtout l'amour de ma vie, tu ne m'auras pas !

” RÉMY
Section de Nîmes

PS : Le séjour de Val Pyrénées m'a largement conforté dans mon abstinence que je tiens depuis le 13 juin 2013.



Une lecture du Baromètre Santé des 15-30 ans

François BECK et Jean-Baptiste RICHARD
Agora débats/jeunesses, n°63, 2013

Le 63^e numéro de la revue Agora enquête sur les comportements et les habitudes de santé des jeunes entre 15 et 30 ans.

Le tabagisme juvénile

Même si les 15-30 ans s'estiment globalement bien informés des risques sanitaires liés à leur consommation, la moitié ne souhaite pas arrêter de fumer. Par conséquent, ils relativisent l'impact des campagnes de prévention qui restent pourtant nécessaires afin de disposer d'informations fiables. L'arrêt du tabagisme renvoie à des motifs différents : les garçons craignent la baisse de leurs performances sportives tandis que les préoccupations des filles sont plutôt d'ordre esthétique.

L'alcool

Contrairement à la plupart des enquêtes sur le sujet limitées aux adolescents, Jean-Baptiste Richard et François Beck intègrent les jeunes adultes. La comparaison avec les niveaux de consommation des autres tranches d'âge permet de relativiser l'usage de l'alcool chez les 15-30 ans : par exemple, l'usage quotidien ne concerne qu'une minorité d'entre eux. La consommation juvénile se caractérise plutôt par des épisodes d'ivresse et des consommations ponctuelles importantes.

La consommation quotidienne d'alcool concerne 2,5 % des 15-30 ans, mais les taux de consommation ponctuelle passent à 25,5 % et d'ivresse à 38,6 %. Bien qu'une majorité de jeunes ait une consommation sans risque particulier, les consom-

mations excessives apparaissent en hausse par rapport à 2005, pour les garçons comme pour les filles. Les jeunes femmes en particulier se caractérisent par des consommations peu fréquentes, mais des ivresses plus répandues.

Des variables telles que l'activité, le sexe ou le milieu social permettent de relativiser l'idée que « l'ensemble de la jeunesse est en proie à une alcoolisation massive ».

Les pratiques contraceptives

Plus de 90% des Françaises âgées de 15 à 29 ans, en couple ou ayant une relation amoureuse et concernées par

un risque de grossesse utilisent un moyen de contraception. Les auteurs notent une augmentation de l'usage des contraceptifs depuis les années 2000, même si la pilule reste le moyen le plus répandu. Toutefois, le recours à une contraception d'urgence est en augmentation.

L'Internet et l'accès à l'information en matière de santé

Parmi les internautes âgés de 15 à 30 ans, seule la moitié a utilisé Internet pour chercher des informations de santé au cours de l'année précédant l'enquête. La majeure partie des internautes considère les informations consultées comme plutôt crédibles alors même que les pages fréquentées





sont très diverses. Les auteurs soulignent donc la nécessité de poursuivre les démarches de labellisation et de certification des sites Internet pour garantir la fiabilité des contenus.

L'alimentation des jeunes

L'étude permet de montrer que les filles âgées de 12 à 30 ans adoptent une alimentation plus favorable à la santé que leurs homologues masculins. La pression sociale à l'égard de la minceur, plus forte sur les femmes que sur les hommes, s'accroît avec l'âge, bien qu'elle soit déjà présente chez les adolescentes. Comme pour le tabagisme, les auteurs montrent qu'il n'existe pas - ou peu - de lien entre information et pratiques : si les 12-30 ans ont une bonne connaissance des repères nutritionnels, leur alimentation n'en est pas

pour autant équilibrée. Ils invitent donc à diversifier les actions de prévention notamment en se focalisant sur l'environnement des jeunes.

Les conduites alimentaires perturbées

des jeunes vont de la préoccupation injustifiée à l'égard de son propre poids à des affections psychiatriques telles que l'anorexie, la boulimie ou encore l'alimentation compulsive. Les résultats du Baromètre santé permettent de montrer que ces troubles alimentaires ne sont pas plus fréquents qu'au début des années 2000. Les auteurs reconnaissent que la norme esthétique de contrôle de poids a plus d'impact sur les filles, mais n'établissent pas pour autant un lien de cause à effet avec la survenue de ces conduites alimentaires perturbées.

Pour conclure,

l'intérêt principal de ce dossier réside dans une étude qui inclut les jeunes adultes. Ainsi, les différentes contributions montrent bien que les conduites des 15-19 ans ne sont pas celles des 20-25 ans ou des 26-30 ans. En outre, les comparaisons avec d'autres tranches d'âge ont également le mérite de relativiser la fréquence et la gravité de certaines conduites (comme la consommation d'alcool ou les conduites alimentaires perturbées) qui ont tendance à susciter des discours alarmistes. Enfin, ces données épidémiologiques fournissent des éléments précis utiles pour la mise en place de politiques de santé.

Audrey ARNOULT

Les stigmatisations de l'apparence

La sensibilité des jeunes à différentes formes d'exclusion est plus aiguë que celle des adultes, mais s'applique surtout à des atteintes portées à l'image de soi : ils se plaignent plus de vexations – moqueries ou insultes – que d'injustices ou du refus de droits. L'apparence physique – poids, taille et look – constitue pour les jeunes le motif principal des formes d'exclusion dont ils se plaignent. Ce sont surtout les filles corpulentes et les garçons fluets qui en font état. Mais quelle que soit leur corpulence, les jeunes filles y sont plus sensibles que les garçons : contrairement à ces derniers, un tel événement réduit leurs chances de vivre en couple.

Le racisme est une autre manifestation d'une discrimination liée à l'apparence. Un jeune sur quatre d'origine non européenne déclare avoir été victime de mauvais traitements liés à ses attaches étrangères. L'intensité de ce sentiment de stigmatisation est très variable

selon les origines et le sexe. Les jeunes issus de courants migratoires récents (Afrique noire, Asie) et les garçons d'origine maghrébine se sentent particulièrement stigmatisés. Des facteurs culturels (maîtrise de la langue, pratique religieuse, sentiment d'identité nationale) accroissent la probabilité d'être victime de tels actes, sans l'expliquer totalement. Quels que soient leurs comportements culturels les jeunes victimes d'exclusion professionnelle ou de ségrégation urbaine se sentent surexposés aux stigmatisations

racistes. Les jeunes filles originaires du Maghreb se sentent beaucoup moins stigmatisées que les garçons de même origine, malgré le maintien plus affirmé d'une spécificité culturelle en matière religieuse et d'une fidélité au pays d'origine.

Olivier GALLAND
Chercheur au CNRS
et chercheur associé au
Laboratoire de sociologie
quantitative (Crest-Insee).





publicdomainpictures.net

« Jeunes

Témoignage : Alcool et violences

■ Un lycéen appelle « *JeunesViolences Ecoute* » parce que la veille, il est sorti « pour faire la fête » avec un copain âgé de 15 ans qui boit régulièrement beaucoup d'alcool. Il était ivre et est devenu très violent : insultes, coups portés au visage et au ventre...

Ce lycéen se demande s'il doit en parler aux parents de son copain. Il a besoin de parler de son sentiment d'impuissance face à ce copain qui boit régulièrement, de la peur qu'il a ressentie face à cette violence incontrôlable.

■ Une mère appelle, car elle est très inquiète pour sa fille de 15 ans. Elle vient de trouver, cachée sous le lit de sa fille, une bouteille de vodka vide et une « petite collection » de bouchons

de bouteilles de champagne avec différentes dates écrites dessus.

Elle trouve que sa fille a changé. Elle est de plus en plus violente : parfois elle parle moins, arrive de l'école, s'enferme dans sa chambre et très souvent, s'endort sur le canapé sans avoir mangé. Ou au contraire, rentre plus tard que d'habitude en parlant fort et en étant très énervée : injures, coups, bagarres fréquentes avec son petit frère...

Elle ne sait plus comment parler avec sa fille et surtout comment aborder avec elle le problème de l'alcool, puisqu'elle pense que sa fille boit et que tous les changements pourraient être expliqués par cette consommation.

Dans le cadre de sa politique de lutte contre les violences, notamment en milieu scolaire, la région Ile-de-France a créé le dispositif « JeunesViolencesEcoute », constitué d'un numéro vert 0 808 807 700 anonyme et gratuit et complété d'un site internet.

L'objectif est d'aider les jeunes victimes de violences, les parents et les professionnels à aborder les difficultés qu'ils rencontrent face aux violences.



Que faire ? Propositions de « *JeunesViolencesEcoute* »

- Parler des raisons de la consommation d'alcool, des violences exercées...
- Rappeler les risques pour la santé.
- Faire appel éventuellement à un Juge des Enfants afin qu'un accompagnement éducatif soit mis en place, accompagnement dont parents et enfants pourraient bénéficier.
- Appeler la police en cas d'urgence afin d'être protégé.
- Se rendre à un PAEJ (Point Accueil Ecoute Jeunes)
- Envisager un accompagnement psychologique ou autre.
- Se rendre dans des groupes de paroles pour les parents et assister à des débats sur l'alcool.

Témoignage : Violences verbales

■ Un jour, au bahut, un type m'a traitée de sale juive. Je ne le connaissais pas. Et je ne savais pas comment il pouvait être au courant de ma religion. C'était entre deux cours.

J'ai laissé passer, je ne lui ai pas répondu. Une fois chez moi, je n'arrêtais pas d'y penser. J'en ai parlé à mon frère. Il m'a conseillé d'en discuter avec ma mère. Selon lui, je ne devais pas lâcher l'affaire. Pas très convaincue, j'ai quand même

averti ma mère, même si ça me semblait un peu idiot. Nous en avons discuté un long moment. Et, d'un commun accord, le lendemain, nous sommes allées voir mon proviseur pour lui raconter ce qui s'était passé. Plus tard, grâce à ça, nous avons eu un débat dans notre lycée sur les différentes cultures. Cela a permis à tout le lycée de s'ouvrir aux autres et de mieux se connaître.

Que faire ? Propositions de *JeunesViolencesEcoute*

- Instaurer le dialogue avec les parents du ou des enfant(s) violent(s) verbalement.
- En aviser le directeur de l'établissement si ces violences se produisent au sein de l'établissement scolaire
- Déposer éventuellement une main courante auprès du commissariat de police du lieu de l'infraction si vous souhaitez qu'il existe une trace en cas de récidive, voire porter plainte si les violences verbales relèvent d'un véritable harcèlement.



Violences Écoute»

Témoignages : la prise de risques à l'adolescence

■ Un père appelle le numéro vert de JeunesViolencesÉcoute à propos de sa fille de 17 ans qui se met en danger de façon répétitive depuis plusieurs mois. Malgré les bonnes relations que le père entretient avec sa fille, elle lui vole de l'argent et des chèques et ne s'investit plus dans sa scolarité particulièrement depuis son redoublement. Elle consomme du cannabis et de l'ecstasy et n'a pas de bonnes fréquentations. Elle est en lien avec des jeunes de son âge qui lui font passer des nuits entières dehors sans que ses parents ne soient prévenus. Durant de longues minutes, le père fait part de sa détresse et de son impuissance à aider sa fille.

■ Une mère appelle « JeunesViolences Écoute » pour parler de sa fille de 16 ans. D'emblée, elle pleure beaucoup et a du mal à s'exprimer. Elle dit être seule à accompagner l'adolescente, car le père

ne se positionne pas du tout. Elle dit que sa fille refuse les limites qui lui sont posées et qu'elle est fréquemment dans des conduites d'opposition. Elle a déjà fait une fugue à l'âge de 13 ans.

De plus, elle se scarifie, la mère parle beaucoup des marques qu'elle lui a vues sur les bras le week-end dernier.

La fille se dévalorise en permanence, a du mal de s'investir dans ses études, car elle se sent mal dans son lycée, dans sa classe, dans son environnement en général et est déçue de ne pas avoir pu prendre la filière qu'elle aurait souhaitée.

La mère évoque avoir des difficultés à faire face à l'agressivité de sa fille et a besoin de parler de ses sentiments et de son impuissance face à cette situation qu'elle estime dangereuse pour l'adolescente.

Que faire ? Propositions de JeunesViolencesÉcoute

- **Apporter son soutien, être à l'écoute et faciliter la parole des jeunes.**
- Prendre **rendez-vous d'un commun accord si possible** avec le **Conseiller Principal d'Éducation** ou avec le **Proviseur.**
- S'il y a eu agression, ne pas hésiter à se rendre au commissariat ou à la gendarmerie pour porter plainte avec le jeune s'il le faut.



Des professionnels sont à votre écoute :

- **0 808 807 700** pour joindre des psychologues et des juristes sur la ligne anonyme et gratuite de JeunesViolences Écoute (de 8h à 23h tous les jours)
- **01 44 93 44 93** pour joindre Inter Service Parents (du lundi au vendredi de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13h30 à 17 h sauf le jeudi matin)

www.jeunesviolencesecoute.fr/



Les jeunes de «Jeunes Violences Ecoute» interviewent Marie Choquet

Hiermen Plu

Marie CHOQUET est épidémiologiste, psychologue et directrice de recherche à l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale). Elle est membre de plusieurs comités scientifiques, en particulier de l'OFDT (Observatoire Français des drogues et des toxicomanies), de l'INPES (Institut National de la Prévention et de l'Éducation pour la Santé), l'IREB (Institut de Recherches scientifiques sur les Boissons), Fil Santé jeunes, la Fondation Wyeth... Elle dirige depuis plusieurs années les enquêtes « ESPAD » en partenariat avec l'OFDT et de l'Éducation Nationale. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages sur les conduites addictives, de rupture ou suicidaire des adolescents et s'occupe des grandes enquêtes sur la santé des jeunes depuis trente ans.

Vous vous intéressez à la santé des adolescents et des jeunes, notamment à l'évolution de leurs comportements par rapport à l'alcool. Constatez-vous de nouveaux modes de consommation d'alcool chez les jeunes ? Y a-t-il, selon vous, des différences entre la consommation d'alcool des filles et celles des garçons ?

Dans les années 80-90, où on a vu apparaître effectivement, chez les jeunes, un usage d'alcool plus sur le mode d'ivresse que sur le mode de consommation régulière, qui lui par contre s'est écroulé depuis 1970... On avait

alors autour de 15 % de lycéens qui buvaient tous les jours, maintenant on est à moins de 5 %. Donc ce mode de consommation régulière n'existe quasiment plus, tout au moins durant l'adolescence, puis cela revient bien sûr. Comme souvent, il y a un décalage entre ce que l'on observe et le moment où l'on en parle dans la grande presse.

Concernant les différences garçons-filles : depuis très longtemps les garçons sont plus nombreux à consommer et à consommer régulièrement de l'alcool que les filles. C'est intéressant de constater que la différence persiste, alors qu'il s'agit d'un produit licite, et que l'offre économique est la même pour tous. Pour le tabac, l'évolution a été différente : on avait une différence garçons-filles qui s'est estompée en l'espace de 20 ans. Actuellement les filles sont aussi nombreuses à fumer et à fumer régulièrement que les garçons.

On pensait que pour l'alcool l'évolution allait aller dans le même sens que pour le tabac, or, il n'en est rien. Constat plus intéressant encore ; la différence garçons-filles est moindre pour le cannabis que pour l'alcool alors que le cannabis est illicite et on sait très bien que les filles sont moins enclines à transgresser que les garçons. Ce n'est pas que le statut légal qui est en cause, mais bien le statut social : pour une femme, ce n'est pas bien vu de boire et surtout de s'enivrer.

À partir de vos recherches, que pensez-vous de la consommation excessive d'alcool chez les adolescents ? Quels sont, pour vous, les risques à court terme et à long terme de la consommation d'alcool par un jeune ?

La consommation d'alcool régulière ne comporte pas les mêmes risques que l'ivresse. L'ivresse a un risque immédiat. Instantanément, chacun pense à l'accident de la route

en tant que conducteur et beaucoup d'actions sont faites pour pallier à ce risque. Mais, il existe aussi un risque d'accident en tant que piéton surtout pour les mineurs, car ils prennent moins la voiture, conduisent moins et ont moins souvent des amis qui conduisent.

Ensuite il y a le risque de violence - non pas que l'alcool soit le seul facteur qui détermine la violence, mais il va la faciliter évidemment

Une sexualité non consentie et tous les problèmes qui y sont associés comme le viol peuvent également faire partie de ces risques .

À long terme, c'est le risque de dépendance qui est en cause. Ce risque est vraisemblablement plus psychologique et psychiatrique que purement somatique. Et c'est cela qui a peut-être changé. Ce n'est pas tant la dépendance purement somatique et la cirrhose qu'on peut redouter chez les jeunes, mais les problèmes psychologiques et psychiatriques qui peuvent y être associés.

Quel rôle joue l'environnement familial dans la consommation ? Y a-t-il, selon vous, un profil d'adolescent consommateur d'alcool ?

Le problème de l'alcool est en soi plus difficile que d'autres produits. Quand on est très souvent ivre, on ne s'intègre plus, alors que quand on boit un peu, ça facilite la socialisation. Le profil du non-consommateur est un jeune qui ne consomme pas, soit pour des questions religieuses, soit parce qu'un des parents est alcoolique et que le jeune ne veut absolument pas devenir comme lui... Bien sûr il y a celui (et surtout celle) qui n'aime pas le goût de l'alcool... Le gosse « type » est celui qui boit un peu, pas beaucoup, et pas très régulièrement, à l'occasion. Et puis, il y a celui qui va plus mal, qui serait dans une certaine régularité. Ce sont les trois profils.

On voit que quand les parents en parlent avec leurs enfants, quand ils disent qu'ils sont contre, qu'ils veulent

préserver l'intégrité du jeune... cela marche ! Bien sûr, il ne faut pas que ce soit un « non », je dirais autoritariste, mais un « non » qui s'explique, qui se comprend...

Les Hollandais proposent aux parents d'un jeune qui, vers 12, 13, 14 ans sort avec des copains, est invité dans la maison de l'un ou de l'autre, de parler de l'alcool avec les autres parents et de se mettre d'accord sur l'accessibilité des boissons alcoolisées. Plutôt que d'en parler après, ou juste avant, ils proposent d'en parler longtemps en avance, collectivement. Après tout, les enfants sont mineurs, nous sommes responsables d'eux. Ainsi, ce n'est pas un parent qui décide, mais un groupe de parents. Je trouve que c'est intelligent parce qu'on a toujours l'impression d'être seul. Comme la consommation d'alcool chez les jeunes est essentiellement une consommation de groupe, et rarement une consommation solitaire, c'est toujours un collectif de parents qui est impliqué. En France, on prend une attitude différente. On dit que les parents sont responsables... mais en fait, on leur donne rarement des clés pour qu'ils puissent se débrouiller et l'alcool est quand même un peu un sujet tabou. D'abord, parce que tous les parents en consomment (ils se sentent de ce fait coupables et pas légitimes d'interdire). Ensuite, parce qu'on agit rarement collectivement (avec les autres parents) et chacun reste avec ses problèmes, ses tabous, ses craintes... et ses adolescents !!! Or, on peut parler avec les jeunes de la perte de contrôle. On peut perdre le contrôle avec l'alcool, le cannabis, avec une excitation extrême quand on est trop amoureux et qu'on ne sait pas ce qu'on fait... En fait, le « trop », je dirais, peut se discuter quelque soit l'âge du sujet.

Comment s'adresser aux jeunes et les sensibiliser aux dangers de l'alcool ? La prévention vous semble-t-elle efficace à cet âge ?

Le tout est de savoir comment on leur parle d'alcool. On est toujours en train de leur dire « il ne faut pas » et ils en ont un peu marre. Les jeunes ont l'impression qu'ils sont la cible de toutes les actions de prévention. Et cette prévention ressemble plus à un rejet qu'à un réel souci d'autrui. Au fond, les jeunes d'aujourd'hui ont envie de s'éclater parce qu'ils ont envie d'oublier toutes les difficultés qui les entourent (stress scolaire, difficultés avec les parents, etc.) : « quel est le

sens de ma vie ? », « qu'est-ce que je peux faire ? », « qu'est-ce que je peux maîtriser ? ». À partir de là, on peut peut-être en discuter avec eux plutôt que leur dire : les drogues « c'est mauvais ». Peu d'adultes discutent de la vie avec eux. Et finalement les gosses nous disent « personne ne nous parle ». Certes, il y a des affiches partout où on leur dit comment il faut faire, mais la parole immédiate d'un adulte responsable leur manque... Les jeunes demandent au fond que des adultes prennent leur rôle d'adulte au sérieux et leur parlent. Il y a du travail à faire. Et l'alcool peut en être l'occasion. Mais ils demandent bien d'autres choses. Si on leur montre que finalement ce sont eux qui nous intéressent et qu'on est des adultes responsables, on peut leur dire des choses.

Après, il ne faut peut-être pas être naïf, tout ce qu'on va leur dire ne va peut-être pas être suivi à la lettre. Mais, il faut les questionner et oser interdire. Après tout, l'interdiction fait partie de la vie. Je crois que quand ils ont 12, 13 ans, il faut savoir dire « non », sans explication. Et plus ils deviennent âgés, plus on peut leur faire comprendre le pourquoi du comment. Mais aussi leur donner des clés pour faire autrement et mieux. Par exemple, il y a une action de prévention que je trouve très astucieuse plutôt que de toujours dire « non » : à côté d'une soirée avec alcool, on leur a organisé une soirée « crêpes ». Et en fait, les jeunes, au lieu d'aller à la soirée « alcool » où ils boivent, préfèrent la soirée où on peut discuter avec les adultes autour de quelque chose quand même très agréable : l'odeur des crêpes, la chaleur des crêpes, le côté festif...

On se doit d'inventer d'autres modes de sociabilité, car l'adolescence est l'âge de la sociabilité, et tant mieux !! C'est l'âge où on se pose des questions, et tant mieux !!! Faisons alors des choses avec eux, pas contre eux... Sans les envahir bien sûr, parce qu'ils

veulent garder une certaine distance avec les adultes, pour construire eux-mêmes leur mode de vie...

Quels sont les liens que vous pourriez faire entre alcool et violences, entre alcool et comportements violents : violences subies, agies ou retournées contre soi ? Est-on violent parce qu'on boit ? Boit-on parce qu'on est violent ?

D'abord, « alcool » et « violences » peuvent être liés au même facteur, comme le mal-être par exemple, ou la violence subie... Cela dit, on sait qu'après consommation d'alcool, la violence peut être présente, nous ne pouvons nier le lien. Mais c'est souvent une violence qui existait déjà, et l'alcool permet de la libérer. L'alcool, comme d'autres produits libèrent les pulsions. Mais cela peut aussi être l'excuse... Par contre, on ne parle pas assez de la liaison « alcool » et « violence subie ». Effectivement, quand on boit trop, on peut perdre sa vigilance, sa capacité à voir clairement sa situation, on va laisser une situation ambiguë s'installer qui va aboutir à ce qu'on se fasse violenter et là du coup on ne va pas avoir suffisamment de défenses. La violence, donc une réalité que les jeunes vivent. Et, toutes les études montrent que les jeunes sont plus souvent que les adultes soumis à cette réalité-là, autant au niveau de la violence subie que de la violence agie, parce que les deux sont quand même très inter corrélés. Ils subissent beaucoup de violence. Ils sont assez violents... Mais certains jeunes subissent des violences parce qu'ils ne s'aiment pas, qu'ils n'ont pas assez de défenses, qu'ils n'osent pas assez dire non et qu'ils se mettent dans des situations de fragilité. D'autres sont violents pour ne pas perdre la face, d'autres encore sont des victimes occasionnelles... Il faut donc en parler pour démêler les fils de leur histoire.



Fotolia_855134_M chitis



De la prise de risque à la conduite à risque...

Mais qu'est-ce qui invite les jeunes à des consommations excessives et massives et touche ceux-ci de plus en plus tôt... ainsi que les étudiants après les examens, d'une façon ritualisée ? Ces comportements sont de plus en plus du domaine de la prise de risque à partir d'une consommation d'alcool ou d'autres produits au delà d'un aspect transgressif nécessaire du passage de l'adolescence au monde des adultes.

David LE BRETON, notamment dans l'un de ses ouvrages : « En souffrance, adolescence et entrée dans la vie », éditions Métailié – 2007, tente de répondre à ces questions complexes. En tant qu'éducateur spécialisé auprès d'un public jeune très marginalisé, ce livre m'a interpellé par la manière d'aborder la prévention et l'information.

David LE BRETON est Professeur à l'Université de Strasbourg II, et chercheur au laboratoire « Cultures et Sociétés en Europe ». Ses thématiques de prédilection sont l'anthropologie du corps et les conduites à risque, Il énonce : « Je crois qu'à l'origine de mes recherches, il y a certainement le fait d'avoir été un adolescent et un jeune "mal dans sa peau". Cela m'a amené à essayer de comprendre comment les sociétés humaines fabriquent des émotions, des perceptions, des représentations du corps. Comment les sociétés humaines ritualisent leurs rapports au corps à travers le lien social (...) ».

David LE BRETON caractérise le passage de l'adolescence comme un « moment de croissance physique et psychique, mais aussi comme l'élargissement de la relation aux autres. » (p.14). Or, contrairement à l'adulte qui est capable de relativiser ses expériences personnelles, « le jeune n'a pas encore ce recul que procure le fait d'avancer dans son expérience du monde. Un conflit avec ses parents ou ses amis, une rupture amoureuse, une déception ont pour lui la dimension d'un drame sans recours. » (p.18). « Le terme de conduites à risques s'applique à cette période difficile. Il englobe une série de comportements disparates mettant symboliquement ou réellement l'existence en danger. »

La traversée de l'adolescence ou, désormais, de la jeunesse, n'est pas une

ligne droite bien balisée, mais plutôt un sentier en lignes brisées, malaisé à repérer, avec un sol qui se dérobe parfois sous les pas. L'étymologie du terme « adolescent » renvoie à une notion de croissance, de transformation, d'évolution. L'adolescence est une crise d'identité plus ou moins aiguë et durable (Erikson, 1972). Dans le contexte contemporain, pour certains, accéder à soi est une longue épreuve. (Introduction, p.12)

Nous sommes dans une société sécuritaire, avec une recherche du risque zéro, et le fait de mettre sa vie en danger peut prendre le sens d'une quête et d'une transgression. La grande différence aujourd'hui, est la dimension de précarité, d'incertitude au plan affectif, relationnel, du travail, de savoir ce qu'on va faire de son avenir provoquant un choc aggravé par la difficulté de donner sens et valeur à l'existence. Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes aussi livrés de plus en plus à notre liberté personnelle. Mais pour que la liberté devienne une valeur évidente, il faut lui en donner un sens. L'auteur croit que beaucoup de nos jeunes n'ont pas ces valeurs éthiques et sont désorientés. Les adultes qui les entourent sont parfois insuffisants pour les accompagner et leur donner un cadre qui leur permettrait de se frayer leur propre chemin. (Extraits d'entretiens de David LE BRETON sur le site Internet: Jeunes, violences, écoute)⁽¹⁾.

Certains adolescents vont rechercher plus particulièrement le sens de leur vie par les prises de risques, de nouvelles sensations fortes, plutôt que dans des activités constructives. L'expérimentation de substances psychoactives comme l'alcool fait partie de ces prises de risque. Elle survient dans les temps de loisir quand le contrôle social se relâche, favorisant de nouveaux rites entre adolescents. Elle correspond à la recherche d'un certain plaisir et permet également un soulagement possible, mais ponctuel, d'un malaise intérieur.

L'auteur présente différents types de conduites à risques qu'il décompose en quatre figures anthropologiques qui ne s'excluent pas les unes les autres, mais qui s'enchevêtrent :

L'ordalie, la conduite ordalique :

« L'ordalie est une manière de jouer le tout pour le tout pour tester une légitimité à vivre que le jeune n'éprouve pas encore. Il se sent insignifiant et malheureux, à côté de son existence. L'exposition au danger vise à expulser l'intolérable pour trouver l'apaisement. (...) La démarche n'est nullement suicidaire, elle vise à relancer le sens, à mettre l'individu au monde. La mort symboliquement surmontée est une forme de contrebande pour aller fabriquer des raisons d'être (...). Telle est l'efficacité possible de l'ordalie » (Chap. 3).

La blancheur : « La blancheur est plutôt l'effacement de soi dans la disparition des contraintes d'identité. On la rencontre notamment dans l'errance, l'adhésion à une secte ou la recherche de la "défonce" à travers l'alcool, la drogue ou d'autres produits. Recherche du coma et non plus de sensations » (Chap. 5). David Le Breton précise que cette conduite, que l'on rencontre également dans les jeux d'étranglement, les fugues, signe quant à elle « la volonté de se défaire de toutes les contraintes d'identité, de sortir ou de disparaître de soi pour ne plus être atteint par la souffrance liée au monde extérieur. C'est une recherche de perte de contrôle, et non de sensations fortes ».

Le sacrifice : « Le sacrifice, lui, joue la partie pour le tout. Le jeune sacrifie une part de soi pour sauver l'essentiel. Ainsi, par exemple, des scarifications ou diverses formes d'addiction comme la toxicomanie, l'anorexie... » (Chap. 4)

L'affrontement : « L'affrontement est une confrontation brutale aux autres à travers violences, incivilités, délinquances, une fuite en avant en se cognant contre le monde à défaut de limites de sens bien intégrées et heureuses. Mais, encore une fois, ces figures se mêlent. Il y a aussi, par exemple, de l'ordalie dans l'affrontement ou la blancheur. » (Chap. I I de l'ouvrage⁽²⁾) Cet éclairage nous permet d'entrevoir une lecture différente de la problématique concernant les addictions et les jeunes.

Thierry ROBILLARD

(1) <http://www.jeunesviolencesecoute.fr/espace-professionnels/dossiers-thematiques/la-prise-de-risques-a-ladolescence/entretien-avec-david-le-breton.html>.

(2) LE BRETON David, « En souffrance, Adolescence et entrée dans la vie », Paris, éditions Métailié, 2007, P. 361.



Quête d'ivresse



Il convient tout d'abord de distinguer clairement, chez les jeunes, alcoolisme et alcoolisation : l'alcoolisme est rare chez les jeunes. Cela étant, un certain nombre de constats peut être fait :

- L'âge moyen de l'alcoolisation a baissé.
- L'alcoolisation touche les élèves de collège et les filles plus que par le passé.
- Les modalités de prise d'alcool ont aussi changé. Il ne s'agit plus de faciliter ses relations avec les autres, mais de rechercher des sensations fortes.
- 54 % des jeunes de 13 à 24 ans ont connu la «cuite expresse».
- Il y a une augmentation des comas éthyliques chez les jeunes.
- Tous les milieux sont concernés, sous des formes diverses, par ce phénomène.
- Les accidents sont la principale cause de mortalité des jeunes et l'alcool est présent dans 30% des accidents mortels chez les 18 - 24 ans (route, accidents professionnels...).
- 1/3 des premières relations sexuelles ont lieu sous l'emprise de l'alcool avec, donc, des consentements variables.
- L'alcool est aussi en lien avec le décrochage scolaire.
- Si la famille est le premier lieu de la rencontre avec l'alcool chez les jeunes, le cercle des amis est tout à fait essentiel.

Il y a, dans la société actuelle, une augmentation du degré d'excitation et du besoin de celle-ci à tous les niveaux (médiatique, familial...)

Les jeunes sont à la recherche de cette excitation qu'ils trouvent aussi dans l'alcool, les écrans, les risques...

Ce n'est pas un hasard si les psychotropes valorisés sont les excitants (cocaïne, alcool...) plutôt que les produits apaisants.

Sans doute conviendrait-il de revaloriser les temps d'ennui, de rêverie, de découverte, de nouveautés.

Tout comme le jeune pense que ce qui lui arrive est unique et ne s'est jamais produit, la société, qui fonctionne sur un mode adolescent, pense que les problèmes actuels ne se sont jamais produits (violence, alcoolisme...). Il faut réinstaller des références à l'histoire, autant pour notre société, que pour les adolescents.

L'adolescent doit en outre avoir devant lui un adulte qui tient le cap, n'attend ni remerciement ni gratification. Il ren-

contre malheureusement souvent des «girouettes», des adultes peu stables qui ont du mal à assumer leur rôle d'adulte et qui ne constituent pas des ancrages sûrs, des cadres structurants. On peut, à cet égard, noter que c'est dans les régions non productrices d'alcool que l'alcoolisme est le plus développé, comme si l'alcool présentait plus de risques hors des références culturelles. Chez les adolescents, la volonté de transgression trouble ce modèle de la référence culturelle.

Il convient de garder à l'esprit que cette transgression est provocation, recherche de l'adulte. On ne provoque que ceux qu'on estime.

*Patrice HUERRE
Psychiatre et psychanalyste
spécialiste de la prévention chez les
jeunes*



La violence à



L'adolescence est le temps où se posent les problèmes de l'identité du sujet, du rapport à son propre corps, à son nom, à sa place au sein de la famille et à la différence des sexes. Pendant cette période active de construction identitaire, les déviations s'avèrent moins des dysfonctionnements que des ajustements ou des repérages.

La violence prend ainsi place dans des expérimentations émotionnelles et affectives qui participent à la quête d'identité et de limites corporelles et sociales. Ces mises en actes sont diversifiées allant des colères aux agressions d'autrui, aux fugues, aux suicides ou à la consommation de drogues, certaines s'avérant franchement délicieuses, d'autres plus banales.

L'adolescent est envahi physiquement par sa métamorphose, ses pulsions l'angoissent et le questionnent sur la maîtrise de son corps, conduisant à la nécessité de nouveaux équilibres, de nouvelles relations entre soi et les autres.

Violence fondamentale et agressivité

Il faut aussi distinguer ce qui tient de la violence fondamentale, pulsion conservatrice à visée défensive, instinct de

survie exempt de haine ou de sadisme, de cette agressivité plus élaborée qui se satisfait de la souffrance de l'autre. La violence existe, mais il ne faut pas confondre son augmentation et celle de son repérage. L'on a souvent stigmatisé les jeunes. Les bandes n'étaient souvent qu'un prélude à l'intégration sociale. Ce n'est plus le cas aujourd'hui où chaque année de nombreux jeunes quittent l'école sans formation et sans espoir de pouvoir s'intégrer socialement, la tentation est alors forte de chercher, sans d'ailleurs la trouver, quelque légitimité dans l'action antisociale ou la violence

On constate ainsi que la délinquance juvénile s'est considérablement accrue pendant les dernières décennies : le nombre de mineurs concernés a plus que septuplé depuis les années cinquante et correspond aujourd'hui à quelques 15 à 30 % de la délinquance générale selon la nature des délits. Et encore, ces données ne concernent-elles que les individus connus des services de police.

Il faut de plus constater que des populations qui paraissaient jusqu'alors quelque peu protégées de ces mises en acte semblent aujourd'hui atteintes. Il s'agit, d'une part des jeunes filles, d'autre part des élèves du second degré. On relève en effet la féminisation d'une partie de la population délinquante.

Violence ou sentiment de violence ?

Ainsi la violence des jeunes semble envahir la société.

Mais alors, la question se pose à nous : s'agit-il vraiment d'une augmentation de la violence adolescente ou ne serait-ce pas plutôt l'accroissement d'un sentiment de violence ? La violence est-elle réellement un phénomène si récent ? Nous pourrions nous rappeler ces cachots si « fréquentés » au sein des lycées parisiens, à Louis le Grand et à Henri IV, par exemple, cachots qui ne furent supprimés que par la Loi de 1854 ; penser à ces bagnes d'enfants

qui, au siècle dernier, défigurèrent la France. Nous pourrions retracer l'histoire des États-Unis ou de l'Europe, celle de la répression sanglante des particularismes, des persécutions religieuses ou de la répression sauvage de la criminalité, voire du vagabondage. Il faut savoir que toute définition de la violence est associée aux moeurs et valeurs de la société. Il n'y a pas si longtemps, certains bizutages commis par l'élite des plus grandes écoles n'entraînaient pas systématiquement de poursuites quand bien même ils dépassaient en horreur les violences des banlieues.

Normes, valeurs et modèles

Il faut ainsi considérer ces derniers à travers les technologies qui les portent. La culture des jeunes est substantiellement une culture du son, de l'image et du signe ; deux adolescents sur trois écoutent quotidiennement des disques, des cassettes ou des émissions en modulation de fréquence. Les programmes qui ont les faveurs des adolescents sont empreints de violence.

La télévision, mais plus encore peut-être les jeux vidéo, peuvent alors conduire certains jeunes à ne plus être acteurs de leurs pensées, mais de celles des autres, à ne plus différencier le réel de la fiction, du virtuel ou de l'imaginaire.. Si des repères clairs ne sont pas posés pour distinguer le réel de l'imaginaire, ils peuvent s'enfermer dans un monde d'apparence. Le risque s'avère élevé. D'autant plus que l'image est souvent porteuse de violence, et d'un ensemble d'idéologies en particulier quant aux facilités offertes par la société de consommation.





L'adolescence

Violences scolaires

Il y a en effet un malaise grandissant au sein des écoles tant au niveau des enseignants qu'à celui des élèves. Ce malaise consiste en un manque de confiance réciproque. Les jeunes refusent de parler, d'exprimer leurs craintes et leurs angoisses aux enseignants comme aux parents. Devant la violence scolaire, ils se taisent, comme s'il existait une solidarité entre eux contre l'adulte, avec assimilation à de la « délation » le fait de se confier à celui-ci. Mais en même temps, il y a un appel qui se manifeste tant chez le jeune qui passe à l'acte que chez celui qui le subit en silence. L'adolescence est le temps des remises en cause. Il s'ensuit un rejet plus ou moins marqué des parents, mais surtout des valeurs socialement admises, entraînant des passages à l'acte chez les jeunes les plus fragiles. On constate alors chez eux une quasi-absence d'inhibiteurs (inhibition basique), une négation ou, pour le moins, une confusion des limites inter-générationnelles. Il est vrai que les circonstances favorisant les passages à l'acte sont multiples. La démocratisation de l'éducation est certes louable, mais elle a eu pour effet pervers d'entraîner la massification de l'enseignement sans tenir compte des différences individuelles. La création d'établissements à grande capacité, regroupant dans des conditions difficiles de nombreux jeunes issus de milieux en difficulté, a mis en place des situations explosives. D'autant plus que la société a connu un climat de récession économique n'accordant pas d'espoir aux jeunes les plus démunis. Arrivent ainsi au collège des enfants qui n'ont pas pu ou pas su profiter de l'enseignement élémentaire, qui ne savent pour certains ni lire, ni écrire, ni compter correctement. Ces adolescents qui ont connu l'échec scolaire, qui s'enferment dans cet échec et l'intègrent au plus profond d'eux-mêmes, ne trouvent dans l'école aucun moyen de se valoriser ; d'autant qu'à l'heure où la

relation aux parents est mise en question, ils doivent trouver d'autres sources pour alimenter leur estime de soi. La violence en est une, car elle inspire la crainte et, croient-ils, le respect. Mais la croyance est fautive, le respect n'est que peur, peur qu'ils inspirent et peur qui les motive.

Il ne faut pas pour autant tomber dans un déterminisme social qui nierait le poids des capacités d'un individu à résister à de telles influences. Ainsi face aux violences, comme face à d'autres délits, à la drogue ou l'alcool, d'autres garçons et d'autres filles sont capables de moduler tant leurs jugements que leurs actions, par la prise en compte des circonstances, des caractéristiques des victimes, ou par la mise en cause du contexte social. Les violences n'en restent pas moins pour certains jeunes, le moyen d'expression privilégié de leurs angoisses et de leurs conflits quotidiens. Interviennent alors non seulement la notion de justice, mais peut-être plus encore celle de morale. Ce fait devrait inciter le psychologue, mais aussi le magistrat, l'éducateur ou le pédagogue à s'interroger sur les relations entre « faire mal » et « faire le mal », et donc sur la prise en charge de l'illégal et de l'amoral.

*Pierre G. COSLIN
professeur de psychologie de
l'adolescent,*

*« La violence à l'adolescence »
Les cahiers psychologie politique
numéro 6, janvier 2005.
[http://lodel.irevues.inist.fr/
cahierspsychologiepolitique/index.
php?id=1240](http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=1240)*



Le pouvoir d'agir

Extrait de la rencontre pour la jeunesse en difficulté, édition 2013

Réagir face au décrochage scolaire

Chiffres - clés

- 140 000 jeunes sortent chaque année du système éducatif sans aucun diplôme ou uniquement le brevet des collèges en France et dans les DOM.
- 1 famille sur 2 pense qu'il est difficile, voire très difficile d'élever ses enfants aujourd'hui.
- Près de 2,7 millions d'enfants vivent dans une famille pauvre.
- Au 3^e trimestre 2012, plus de 24 % des jeunes actifs de 15 à 24 ans (soit près de 1 sur 4) étaient au chômage, contre 10,3 % en moyenne pour l'ensemble des actifs.
- Pour 75 % des jeunes, la principale difficulté à laquelle ils sont confrontés aujourd'hui est l'accès à l'emploi.
- Le taux de pauvreté des 18-24 ans atteint 22 %. Depuis 2004, il a progressé de 5 points. Au total, plus d'un million de jeunes sont désormais confrontés à une situation de grande précarité.

Le diplôme qui classe et déclasse

Le nombre d'élèves en grande difficulté, selon les enquêtes PISA, a doublé en dix ans, pour passer de 10 % en 2000 à 21 % en 2010. D'après Olivier GALLAND, les causes et conséquences sont nombreuses et identifiables : si elle a réussi la massification de l'accès à l'enseignement, l'école n'a pas réussi la démocratisation de l'éducation. La diversité des populations en âge scolaire s'accorde mal avec les méthodes « rigides » ou « académiques » d'une école

APPRENTIS D'AUTEUIL



conçue pour sélectionner « les meilleurs ». Le diplôme en France « classe et déclasse trop ». Les conséquences sont lisibles : beaucoup de jeunes ne peuvent accéder à l'emploi, même à des emplois peu qualifiés, qui nécessitent des compétences relationnelles que l'école n'apprend pas. La première relation des jeunes avec les institutions (l'école) se conclut trop souvent par un rejet, car elle ne peut leur donner confiance en eux, et par conséquent, confiance dans la société elle-même. Ces jeunes sans emploi, sans estime d'eux-mêmes, sont aussi sans porte-parole dans le débat public.

Quelques pistes proposées par Olivier GALLAND

- Repenser les temps de travail à l'école (un des plus élevés d'Europe), pour donner du temps à l'acquisition de compétences sociales comme le travail en groupe, le contrôle de ses émotions, le respect des règles...

Beaucoup de familles transmettent mal ces compétences et beaucoup d'enseignants considèrent que ce n'est pas à eux de le faire ; tout en les constatant, l'école a peu cherché à réduire ces inégalités.

- Repenser les méthodes d'enseignement : la culture des jeunes et la culture scolaire sont en déphasage de plus en plus fort.
- Donner plus d'autonomie aux établissements pour concevoir des programmes adaptés aux chances de réussite des élèves.
- Former les enseignants aux nouvelles méthodes pédagogiques reste, enfin, un parent pauvre de l'Éducation Nationale, alors que cela représente, en Finlande par exemple, 50 % du temps de formation des enseignants.

*Olivier GALLAND
Directeur de recherche au CNRS,
spécialiste de la sociologie de la
jeunesse, des âges de la vie
et des générations*



Choisis ta vie et prends garde à toi !

Être jeune aujourd'hui est beaucoup plus difficile qu'il y a trente ou quarante ans, car l'avenir de la jeunesse actuelle est bien plus incertain que ne l'était celui de la génération qui les a précédés.

❶ Deux changements contradictoires, générateurs d'incertitude

Ceux qui sont jeunes aujourd'hui sont nés et ont été socialisés dans une société qui les fait rêver plus haut et plus grand, mais qui répartit très inégalement les opportunités et les ressources pour réaliser les rêves qu'elle éveille.

Une société qui fait rêver plus haut et plus grand

La plupart des messages culturels les invitent à mettre très haut la barre. Ils leur disent qu'ils ont le droit :

- **de devenir eux-mêmes** : se réaliser et s'épanouir ;
- **de choisir leur vie** : de décider eux-mêmes de tout (études, amis, couple, religion, travail, mode de vie...);
- **de vivre avec plaisir et passion** : de ne plus souffrir (ni pour naître, pour étudier, pour travailler, pour vivre en couple, ni pour être malade, ni même pour mourir); de prendre du plaisir; de vivre tout ce qu'ils font avec passion ;
- **de prendre garde à eux** : d'être prudents, de se méfier des maladies (le sida, le cancer, l'obésité, la « malbouffe », le tabac, l'alcool...), des accidents (la ceinture de sécurité...), de l'exclusion sociale (le chômage, la drogue, la solitude, la délinquance...).



Avoir un projet (« deviens toi-même ») personnel (« choisis ta vie »), épanouissant (« cherche la passion et le plaisir ») et cependant réaliste (« prends garde à toi ») est devenu ce que la culture régnante attend de tous, mais surtout des jeunes, s'ils veulent avoir une vie bonne. C'est leur droit, mais c'est aussi leur devoir de réussir à se conformer à ces injonctions. Cet appel s'adresse à tous les jeunes : qu'ils soient nés dans un berceau doré ou que leurs parents soient chômeurs, ils ont le nez sur les mêmes écrans, la même télévision et les mêmes vitrines ! S'ils étaient nés cinquante ou cinquante ans plus tôt, ou dans une autre culture, ils auraient eu à se conformer à d'autres « commandements ».

Une société qui répartit inégalement les moyens de réaliser les rêves

Réussir une telle entreprise n'est facile pour personne... Or, l'autre changement majeur de nos sociétés depuis quelques décennies concerne le modèle économique et social sur lequel elles reposent, un modèle néolibéral fondé sur trois piliers :

- **la compétition** : la performance, l'autonomie individuelle, l'imagination, la flexibilité; il faut courir et gagner ;
- **la consommation** : pour être « quelqu'un » dans la société, il faut acheter et avoir; se procurer tous les gadgets technologiques et les renouveler; et pour cela, il faut s'endetter, puis travailler pour payer ses dettes ;
- **la communication** : être connecté avec le monde entier : surfer sur le web, chatter sur internet, envoyer des SMS, se faire des « amis » sur Facebook, voyager, être mobiles...

La logique même de ce système est exclusive: elle rejette tous ceux qui sont incapables de faire tout cela faute de ressources.

❷ Les visages multiples de l'incertitude

Entre ces deux changements culturels d'une part et socioéconomiques de l'autre, il y a une contradiction: le premier invite les jeunes à rêver haut et grand, le second les ramène sur terre ! Bien sûr, il y a d'abord la question de l'emploi, donc, celle de l'argent, ●●●



●●● du pouvoir d'achat (le taux de chômage des jeunes varie entre 7 % aux Pays-Bas et 44 % en Espagne). Mais il ne suffit pas, pour les rassurer, qu'ils trouvent un emploi : ceux qui en ont un doivent souvent se contenter d'un travail précaire, mal payé et surtout sans perspective d'épanouissement personnel, ce qui est contraire aux attentes que leur culture leur inspire. Mais un autre visage de l'incertitude aux effets tout aussi dévastateurs est la question du lien social. **Les jeunes ont le sentiment de vivre dans un monde social et politique qui ne les protège pas, qui les laisse se débrouiller tout seuls, ou avec le seul appui, souvent limité, de leurs parents.** À part ça, rien n'est sûr ! Former un couple et avoir des enfants dans un monde où les liens affectifs sont si fragiles leur apparaît comme un risque à reporter à plus tard, même si leur épanouissement personnel en dépend. Participer à la vie citoyenne, quand l'intérêt général tombe sous la coupe de politiciens qui se font élire en promettant, mais qui ne s'occupent que des intérêts particuliers d'un Marché qui les corrompt et décide à leur place, leur semble complètement inutile. Compter sur cette classe de politiciens pour se préoccuper d'un environnement sûr et sain leur semble illusoire. Les jeunes ne manquent certainement pas de réalisme, ni de capacité d'analyse !

③ Les réactions à l'incertitude

Se conformant avec peine aux normes culturelles régnautes de la « vie bonne », les jeunes ont des problèmes d'identité. Ils réagissent de quatre manières :

- certains s'efforcent de **s'adapter** : ils sont les « bons élèves » ; ils étudient, ils cherchent un emploi ; s'ils échouent, ils essaient encore et encore d'être plus compétitif et plus consommateur ;
- d'autres, à l'inverse, se découragent et **fuient** ce modèle, se réfugiant dans les marges, les contre-cultures, faites d'oisiveté, de drogues diverses, et parfois de violence et de délinquance, créant ainsi de l'insécurité autour d'eux ;
- d'autres encore sont **pragmatiques** : ils profitent du « système »,

ils font semblant, ils trichent autant qu'ils peuvent avec la sécurité sociale (le chômage, les aides publiques) ;

- d'autres enfin **protestent** : ils se politisent, rejoignent les indignés, les altermondialistes, les anonymus (collectif défenseur du droit à la liberté d'expression sur Internet et en dehors) ; parfois aussi les partis de l'extrême gauche ou de l'extrême droite !

Ils peuvent, bien sûr, combiner (à doses variables) ces quatre logiques.

savoir aux gens comment ils devaient s'y prendre pour avoir une « vie bonne » : ils devaient respecter les commandements de Dieu ; ou bien se soumettre aux exigences de la Raison, interprétées par des élites (étatiques, politiques, scientifiques, morales). Bref, ils savaient ce qu'ils avaient à faire et les injonctions auxquelles ils devaient se plier leur venaient de sources externes à leur conscience et leur étaient imposées par des autorités légitimes. Ils n'avaient qu'à se soumettre, et plus cela leur serait pénible, plus ils auraient



publicdomainpictures.net

④ Socialisateurs et socialisés

Ceux dont la tâche délicate est de socialiser les jeunes d'aujourd'hui – de leur enseigner ce qu'ils doivent savoir et faire pour avoir une « vie bonne » en société pour qu'ils puissent s'épanouir comme des individus singuliers et être reconnus pour cela par les autres – se heurtent à des difficultés qu'ils n'auraient pas rencontrées s'ils étaient nés cinquante ans plus tôt.

Jadis, en effet, il y avait des « modèles culturels » (religieux chrétien d'abord, puis rationaliste moderne) qui faisaient

de mérite ; s'ils n'étaient pas récompensés ici-bas, ils le seraient dans l'au-delà !

Le modèle culturel aujourd'hui – que j'ai appelé « subjectiviste » parce qu'il invite chacun à être sujet de lui-même, donc à n'obéir qu'à sa conscience – invite, voire impose, à tout individu de se conformer aux « commandements » énoncés au point I ci-dessus. Plus ils sont jeunes, plus ils ont été socialisés sous l'emprise de ce modèle, et plus ils sont sensibles à son appel, surtout quand ils appartiennent à des milieux sociaux plus instruits, plus urbanisés et plus laïcisés. Cela ne signifie nullement que les jeunes entendraient tous l'appel du modèle subjectiviste, alors que



leurs parents ou leurs enseignants ne l'entendraient pas du tout. Ce n'est pas une question d'âge, mais plutôt de socialisation: le malentendu s'installe surtout entre des individus socialisés dans des modèles culturels différents. Dans la relation pédagogique scolaire, les malentendus générationnels semblent se cristalliser principalement autour de deux problèmes: l'exercice de l'autorité et la motivation au travail.

Le rapport à l'autorité

En passant du règne du modèle culturel rationaliste au modèle subjectiviste, le rapport à l'autorité a changé d'une manière radicale: on est passé d'un modèle disciplinaire à un modèle réflexif.

Sous le mode disciplinaire, les normes sont prescrites par un code formel, préexistant à la relation; le détenteur de l'autorité - investi d'un statut social qui l'autorise à juger les conduites - décide si celles-ci sont conformes ou non à la norme; la déviance est punie par des sanctions codifiées et applicables à tous.

Sous le mode réflexif, les normes sont construites par discussion avec ceux auxquels elles s'appliquent (donc elles ne peuvent former un code préexistant à la relation); le détenteur de l'autorité est avant tout un médiateur qui s'efforce d'engager les parties dans un contrat; la conformité des conduites aux normes est évaluée par tous les acteurs concernés; les sanctions sont définies au cas par cas dans le but de reconstruire la relation perturbée par la déviance.

En clair, les jeunes s'attendent à une autorité réflexive, mais les adultes - à cause de leur âge, de leur rôle, de leur statut et des contraintes de l'organisation - ne savent pas toujours comment l'exercer; le mode disciplinaire leur est plus habituel, plus facile, plus gratifiant et plus adéquat. **L'idéal serait sans doute de faire participer les jeunes à l'élaboration et à l'application des normes de la vie commune, en famille, à l'école ou ailleurs. Bien sûr, cela demande, notamment**, du temps pour discuter et justifier les normes, pour évaluer les infractions et décider des sanctions.

Le rapport au travail

Le travail a été, au cours de l'histoire, considéré par notre culture comme

- un labeur pénible et indigne,
- une punition nécessaire au rachat des péchés,
- un devoir et un service utile à la collectivité,
- un moyen d'épanouir des talents par une créativité personnelle.

Sous le règne du modèle culturel subjectiviste, on est passé d'une implication laborieuse à une implication hédoniste (recherche du plaisir) dans le travail. Faute de quoi, le travail n'a pas de sens, donc, il ne saurait motiver personne.

Comme le disait une enseignante: « quand les élèves sont passionnés, ils soulèveraient des montagnes ». Sinon, c'est un labeur pénible, qu'il faut bien faire « pour avoir des points à l'examen » (de la reconnaissance sociale); donc, ils font juste ce qu'il faut, en traînant les pieds. Bien sûr, passionner les élèves demande du temps, du travail, de la créativité, de l'esprit d'équipe, et... de la passion de l'enseignant. Et il faut surmonter pas mal de difficultés et de déboires: « les élèves se passionnent pour un thème qui demande trois mois de travail; trois semaines après, ça ne les intéresse plus et ils veulent passer à autre chose »; ou bien « les thèmes qui les intéressent sont pluridisciplinaires, alors que "je dois enseigner les mathématiques prévues au programme, un point c'est tout" ».

5 Les réactions des enseignants

De même que les jeunes, les enseignants réagissent face à l'incertitude qui gangrène leur difficile métier:

- Certains s'efforcent de **s'adapter** au changement: ils essaient d'acquérir des compétences nouvelles, font des formations en pédagogie, essaient par tous les moyens, et avec plus ou moins de bonheur, de motiver leurs élèves et de négocier avec eux les normes de la vie commune.
- D'autres se découragent et **fuient**: ils ne veulent plus faire ce métier; ils le quittent (entièrement ou en partie),

tombent malades, se font mettre en disponibilité;

- D'autres sont **pragmatiques**: ils restent, mais sans conviction, ils essaient de continuer comme ils ont toujours fait, mais se fatiguent (burn-out), parfois deviennent amers, et finissent par faire "juste leur boulot" sans prendre d'initiative;
- Et d'autres encore **protestent**: ils font du syndicalisme ou créent des "coordinations", organisent des manifestations, dans ou hors des syndicats, ils réclament des conditions de travail qui leur permettent de s'adapter aux changements.

Pour conclure

Ni les jeunes, ni leurs parents, ni les élèves, ni les enseignants, ni les directeurs, ni les fonctionnaires du ministère de l'Éducation ne sont coupables des grandes mutations économiques, sociales et culturelles des sociétés industrielles depuis quatre ou cinq décennies. Ces mutations sont le résultat des rapports de force entre des acteurs emportés par des logiques d'action qui les dépassent et aucun d'eux n'a décidé de tels changements. Personne n'étant coupable dans cette affaire, si l'on veut comprendre ce qui se passe, il faut d'abord cesser de se renvoyer la faute: "les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus de valeurs", "les parents ont démissionné", "les profs ont la belle vie: ils ne travaillent pas assez", "les fonctionnaires décrètent tout sans savoir ce que c'est qu'une classe", etc. Cela ne permet pas d'analyser la réalité. Si nous ne sommes pas coupables, par contre, nous sommes responsables: nous devons tenir compte des mutations, essayer de les comprendre, les évaluer, pour savoir comment s'y adapter et protester.

Guy BAJOIT
Sociologue,
Professeur de l'Université
catholique de Louvain.

Les enfants n'ont rien remarqué !

Quel que soit son âge, et même adulte, l'enfant d'un parent alcoolique a besoin d'aide, que son parent ait ou non entrepris lui-même une démarche de soin. On peut penser que si le parent arrête de boire, s'il décide ou si l'enfant quitte sa famille, tout s'arrange, mais la souffrance et les ressentiments restent présents. L'enfant, quelle que soit sa situation, doit pouvoir se déculpabiliser et recevoir un soutien, adapté à son âge, d'une personne de confiance ou d'un professionnel.

Une enfance dans la peur et le silence « *Les enfants n'ont rien remarqué.* » Combien de parents pensent, à tort, que cacher le problème évite à l'enfant d'en souffrir.

Car l'enfant ne souffre pas seulement de l'alcoolisme du parent consommateur, mais aussi de l'ambiance qui règne à la maison. Même très jeune, il sent les tensions et en souffre sans comprendre ce qui se passe.

L'enfant est souvent livré à lui-même et doit effectuer certaines tâches qui ne sont pas de son âge : s'occuper de ses frères et sœurs, assumer des responsabilités à la place de ses parents, prendre le rôle d'un parent. Il s'investit parfois d'une mission de surveillance du parent malade ou est parfois chargé, par l'autre parent, de le contrôler.

L'enfant est témoin, parfois victime, de scènes de violence verbale et/ou physique. Il vit dans la crainte des conflits, mais aussi la peur de ne pas être aimé, l'appréhension de perdre son parent malade ou d'être abandonné par l'autre parent.

Il s'efforce de tout faire pour éviter de provoquer une scène, se sentant responsable de certaines consommations. « Si je travaillais mieux, l'école, tout irait mieux » ; « si je n'avais pas refusé de rendre tel ou tel service, rien ne se serait passé »... À la maison, tout se vit dans l'insécurité, l'instabilité, au jour le jour et souvent dans l'urgence. Les promesses sont rarement tenues, les

avis changent, les limites fluctuent. Tout s'organise autour des consommations ou des non-consommations. On ne peut rien prévoir et, ne sachant jamais ce qui se passe à la maison, l'enfant n'ose pas inviter des camarades, ni faire des projets avec eux.

Il vit dans la honte et la culpabilité et essaie de cacher tout cela par loyauté vis-à-vis de sa famille.

Signes pouvant indiquer que l'enfant est en situation de détresse :

Problèmes de sommeil, difficultés de concentration, hyperactivité, retard de croissance, anxiété, dépression, isolement, troubles de comportements (agressivité, délinquance), problèmes scolaires, etc.

Que faire pour aider un enfant vivant dans une famille alcoolique ?

Parler de la maladie du parent, avec des mots simples, confirmer l'enfant dans son propre jugement qu'il vit dans une situation difficile dont il n'est pas responsable (dire « ce n'est pas ta faute ») : l'enfant ne peut pas soigner son père ou sa mère, ni le ou la faire arrêter de boire.

Donner à l'enfant la possibilité de parler de ses sentiments.

Rassurer l'enfant : il n'est pas seul à vivre cette situation, lui proposer de rencontrer d'autres enfants (groupe d'entraide), l'accompagner dans cette démarche.

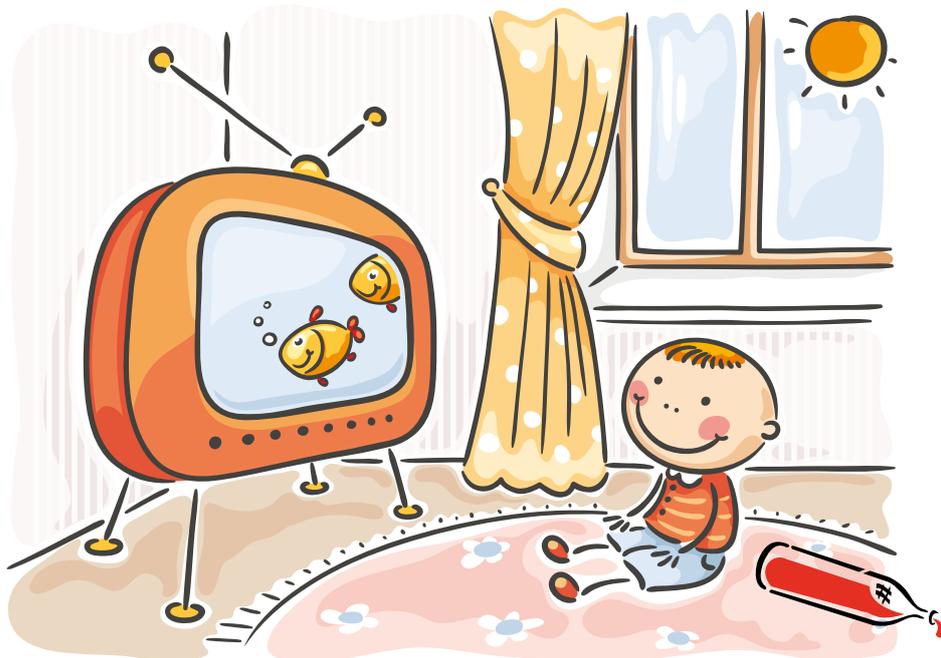
Renforcer son estime de lui-même, lui donner un espace où il a le droit d'être un enfant, l'aider à développer des compétences pour faire face aux difficultés (résolution de conflits).

Permettre à l'enfant de développer un attachement émotionnel stable en dehors de la famille (adultes de confiance).

Lui donner des conseils pour sa sécurité : que faire, à qui demander de l'aide (par ex. noter sur un papier un numéro de téléphone d'urgence en cas de besoin).

En cas de violence, ne pas hésiter à dénoncer la situation aux autorités compétentes.

Institut de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies, Lausanne en collaboration avec le GREAT et la CROIX BLEUE Suisse





Douleurs d'enfance !

Tout commence par une scène de violence qui aura beaucoup marqué ma petite enfance. Je devais avoir 5-6 ans. Je revenais de l'école et trouvais mes parents en pleine dispute. Je ne les avais jamais vus se chamailler auparavant. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui se passait. Je retiens juste que mon père était en train de battre ma mère. Je fus envahi par un profond sentiment de tristesse mêlé à de la colère. Malheureusement pour moi cette scène était le commencement d'un long calvaire. Violences verbales et violences physiques vont dès lors se répéter contribuant à rendre l'ambiance à la maison peu à peu irrespirable. Alors que jusqu'alors j'étais entouré de beaucoup d'affection de la part de mes deux parents, de l'inquiétude et même du désarroi ont fini par m'habiter. Les raisons de cette violence soudaine à la maison demeuraient incompréhensibles pour l'enfant que j'étais.

Nous habitons à Pointe-Noire, une ville du Congo située au bord de l'océan Atlantique. Mon père faisait partie des troupes coloniales de l'armée française, ceux que l'on appelait les « tirailleurs du Congo-Gabon ». Alors qu'il avait toujours été abstinent (il avait fait ses études chez les missionnaires scandinaves qui avaient une éducation stricte vis-à-vis de l'alcool), il s'était mis à consommer du gros rouge. Ce comportement était assez répandu chez les militaires, particulièrement parmi ceux qui étaient rentrés de la guerre d'Indochine.

Mes parents finirent par divorcer. Ma mère avait rejoint le village (situé à 250 kilomètres) avec mon frère et mes sœurs jumelles. Comme j'allais à l'école, je suis resté seul avec mon père. Ce divorce m'a soulagé. Pas pour longtemps. Il m'a emmené vivre chez celle qui était devenue sa seconde épouse. Et c'est là que j'ai réellement compris que mon père était porté sur l'alcool. Il rentrait de plus en plus tard et je le voyais peu. Les week-ends, il les passait loin de la maison. Il buvait rarement à la maison, mais toujours à l'extérieur. Un soir, ma belle-mère a quitté la maison. Mon père était furieux de ne pas la retrouver. Il est parti à sa recherche en m'enfermant sans lumière dans ma chambre. J'ai longtemps

pleuré jusqu'à ce que le sommeil me rattrape. Dieu merci cela ne perturbait pas ma scolarité. J'étais toujours parmi les meilleurs élèves de ma classe.

Quand j'ai eu 9 ans, je suis allé rejoindre ma mère au village. J'ai refusé de retourner chez mon père. J'ai choisi de fréquenter l'école du village. L'été, accompagnés de notre grand-mère, nous revenions, mon frère et mes deux sœurs passer les vacances chez notre père. Il était toujours très heureux de nous revoir. Il avait beaucoup de tendresse pour nous et nous couvrait de cadeaux. Il ne levait jamais la main sur nous. Il faisait l'effort de ne pas sortir le soir comme il en avait pris l'habitude, mais il sentait l'alcool. Je me rappelle que la grand-mère lui faisait des remontrances, surtout la veille de notre retour au village.

À douze ans, j'ai été admis au concours d'entrée en 6^e au lycée de Pointe-Noire. Nous sommes revenus avec mes sœurs et mon frère vivre de nouveau chez notre père. Peu de changements dans son comportement, il rentrait toujours tard les week-ends. Il se disputait de plus en plus avec notre belle-mère, mais sans pour autant la battre, ce qui était une forme de progrès. Elle avait résolu de ne point lui ouvrir la porte lorsqu'il rentrait à la maison. Et c'était à moi de le faire. Il venait frapper à ma fenêtre, toujours à des heures indues (3 ou 4 heures du matin) et je devais me réveiller pour lui ouvrir la porte. Il avait maintenant une voiture et ma plus grande crainte était qu'il lui arrive un accident. Tant qu'il n'était pas rentré, j'avais le sommeil léger. Malheureusement, le lendemain, j'étais fatigué. J'avais de la peine à suivre en classe et à faire mes devoirs à la maison. À la fin de l'année scolaire, je n'ai pas eu la moyenne. J'ai dû

reprendre la classe de 6^e, ce qui m'a beaucoup affecté.

À cet âge, je ne pensais pas que mon père était malade. Je le trouvais robuste. J'avais même de l'admiration pour ce « Sergent-chef » qui était impeccable dans ses treillis militaires et droit dans ses brodequins. Je me posais tout juste la question de savoir pourquoi il continuait à boire ? Quel plaisir il trouvait à le faire ? Avait-il conscience de ce que je ressentais ? Pour s'enfoncer comme ça, il devait y avoir une sacrée détresse.

Une partie des réponses à mes questions ne me sont venues que plus tard, quand j'ai choisi d'étudier l'alcoologie et que je suis devenu membre de la Croix-Bleue. Quelques années avant sa mort, mon père s'en était sorti. Il avait déjà quitté l'armée. Nous avons pu enfin parler de ses alcoolisations et de leurs retombées.

L'alcoolisme dans la famille reste encore un sujet tabou. Son impact sur les enfants est souvent sous-estimé. Ce dont j'ai le plus souffert était de ne pas pouvoir partager avec quelqu'un tous ces sentiments de honte, de colère, d'anxiété qui me tourmentaient. J'étais laissé à moi-même, livré à une souffrance méconnue par les adultes de mon entourage. Chaque enfant est différent et chaque histoire familiale est singulière, certes, mais une chose cependant est certaine : **plus tôt on interviendra auprès de l'enfant confronté à l'alcoolisme parental, mieux il se reconstruira et se développera.** Ainsi également il aura de fortes chances de ne pas être privé d'une partie de son enfance.

*Albert MOUKOLO
Croix-Bleue Romande*



publicdomainpictures.net



Témoignages

Barbara

J'ai 35 ans et je me souviens bien de mon enfance, qui n'a pas toujours été ce qu'elle aurait dû être pour un enfant. Mon père était alcoolique.

J'écris ces quelques lignes aujourd'hui pour apporter une lueur d'espoir à des familles qui n'en ont peut-être plus et pour leur dire qu'il faut avoir confiance et se battre contre ce fléau, car on peut s'en sortir, renouer des liens et retrouver une vie heureuse.

Je n'ai jamais témoigné de ce que j'avais vécu enfant devant des inconnus, mais je le fais aujourd'hui de bon cœur afin que des parents alcooliques se rendent compte de ce que peuvent voir et vivre leurs enfants à cause de l'alcool. L'un des souvenirs les plus marquants de cette période plutôt sombre, a été le jour où mon père m'a emmené faire des courses et m'a demandé sur le chemin du retour de ne pas dire à maman qu'il avait acheté du vin. Évidemment, de retour à la maison, ma mère m'a demandé si papa avait acheté du vin. Je devais alors choisir entre mentir à ma mère ou trahir mon père ! Choix très difficile à faire pour un enfant, vous en conviendrez. Ce jour-là, j'avais choisi de dire la vérité, non pas parce que j'éprouvais plus de sentiments pour l'un ou pour l'autre, mais peut-être parce que je savais au fond de moi que papa n'avait pas fait le bon choix et que tout ce que nous vivions au quotidien était lié à l'alcool. Je voyais mes parents se disputer, je voyais mon père en état d'ébriété et j'étais surtout meurtrie par les moqueries des camarades, dont les mots « ton père boit » me frappaient et sont ancrés dans ma mémoire. Il y aurait bien sûr beaucoup d'autres exemples à citer.

Mes parents se sont fait accompagner pour livrer un combat à l'alcool et nous, leurs enfants, avons combattu avec eux. Nous allions avec eux aux réunions et avions même plaisir à retrouver nos nouveaux amis, les enfants des autres familles qui étaient dans le même bateau. Ma mère me raconte souvent qu'au début de ce

combat, j'avais une attitude protectrice envers mon père et j'éloignais discrètement les bouteilles qui pouvaient être à sa portée lorsque nous étions invités. De même lorsque nous étions amenés à être servis, je disais aux serveurs : « mon père ne boit pas d'alcool » ! J'avais 6 ans ! J'aurais dû commander un sirop à l'eau, mais au lieu de cela, je me souciais de ce que l'on allait apporter à mon père. Voilà les paroles d'une enfant qui a souffert de ce fléau.

Ce combat nous l'avons remporté et surtout toi, papa ! Grâce à cette volonté, grâce à toi, maman qui l'a toujours soutenu et grâce aussi à vos amis. Bravo papa, tu es guéri et je te félicite pour ces 27 ans d'abstinence ! Je suis fière de toi et je t'aime. Bravo à toi aussi maman pour tout ce que tu as fait et pour tout ce que vous réalisez

aujourd'hui tous les deux pour aider des gens qui sont face à ce cauchemar. Quelle fierté !

Nous sommes aujourd'hui capables de parler ouvertement de tous ces événements entre nous, mais aussi autour de nous. Nous partageons notre expérience pour venir en aide à des familles qui essayent de traverser ce même tunnel et pour leur donner le courage et la volonté continuer volonté de continuer leur chemin pour s'en sortir. J'espère que ces quelques mots pourront redonner l'espoir de la guérison et d'une vie heureuse à ceux qui l'ont perdu, et surtout la volonté de se battre pour eux et pour leurs enfants qui souffrent en silence. Nous avons réussi, vous en êtes capables aussi. Bon courage.

Barbara VISENDAZ



Guilaine

Paroles réconfortantes...

Abstinent depuis 13 ans, mes enfants ont connu mon problème alcool.

Mon fils a quitté le foyer familial parisien à l'âge de 19 ans pour raisons professionnelles et vit depuis en région bordelaise, à une époque où j'étais complètement dans l'alcool. Un an après son départ, je suis arrivée à la Croix Bleue. Il a suivi mon parcours, de loin à cause de la distance, tout en prenant régulièrement des nouvelles. Il est passé par des étapes de doute, de crainte. Puis il a compris que mon abstinence était là, bien réelle. Il se demandait pourquoi je restais à la Croix Bleue, étant guérie. Je lui ai expliqué que j'avais découvert une nouvelle vie, sereine, et que mon investissement dans l'association était bénéfique pour d'autres, mais aussi pour moi. Il a accepté mes explications et les a respectées.

Récemment, en surfant sur le Web, il a « découvert » des témoignages que j'avais écrits pour le Libérateur, notamment sur la reconnaissance. Suite à cela, il m'a écrit quelques lignes que je vous transmets telles quelles :

... j'ai trouvé cet édito très juste...

Je te félicite donc pour le long chemin (sans doute semé d'embûches) que tu as parcouru.. Il est vrai que pour l'entourage, c'est un retour à la normale, qui pourrait laisser croire, qu'il n'y a pas eu d'efforts...

Gros bisous maman

Témoignage d'un jeune homme de 33 ans, mon fils, qui m'a réchauffé le cœur. La souffrance est un sentiment qui se partage. L'amour aussi...



La bouteille à la mer

Fred, 32 ans, a déjà une vie riche et bien remplie. Peu à peu, pourtant, cette vie s'est vidée de tout projet. Fred boit dix litres de bière par jour, qu'il paye en interprétant ses chansons dans la rue. Depuis un an, encouragé par sa nouvelle compagne, il a décidé de se soigner et de faire le deuil de l'alcool.

Fred va suivre une cure de désintoxication, avec d'autres malades. Leurs univers, leurs milieux sociaux comme leurs centres d'intérêts sont différents. Pourtant ils partagent en commun une maladie.

Au cours de cette cure, il est peu question d'alcool. L'alcool, c'était avant de passer la porte de l'hôpital. C'est bien autre chose qui se joue. Chacun doit refaire le film de sa vie et tenter d'identifier ce qui n'a pas fonctionné dans le scénario...

« Ce film documentaire a vocation à libérer la parole des patients et de leurs proches, à nourrir la réflexion et les discussions, à interroger et enrichir notre clinique, à soutenir les actions de formation-sensibilisation auprès des professionnels médico-socio-éducatifs, et les actions de prévention tant auprès des populations à risque que du grand public. »

Dr Jean-Claude EXBRAYAT.

Psychiatre. Responsable de l'intersecteur d'alcoologie et des conduites addictives - C.H.A.I de St-Egrève

Prix public du DVD : 15 €* T.T.C.

Inclus : le livret du texte original de Hubert MINGARELLI et le CD de la musique originale de Fred FLOURET

S'adresser :

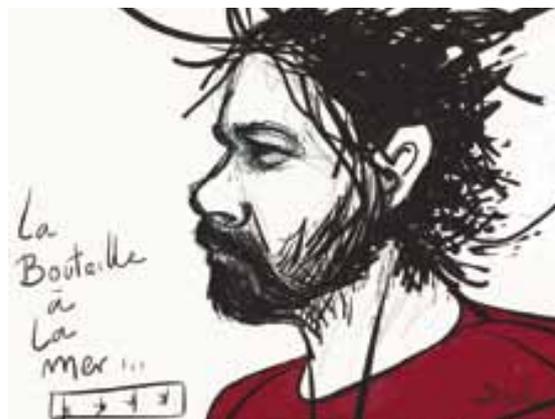
VIZAVI - 16 rue du Bourg -
38800 Champagnier

Site : la-bouteille-lefilm.fr
labouteillealamer.lefilm@orange.fr

Retrouvez le film sur Facebook :

La-bouteille-à-la-mer-le-film

* Cette édition est strictement réservée à un usage familial. Les structures (associations, collectivités...) désirant acheter le film peuvent nous contacter.



Les enfants et l'alcoolisme parental

Préface :

Alors que l'alcoolisme est un phénomène qui touche une famille sur quatre, la souffrance des proches, et particulièrement des enfants, est peu envisagée dans le champ de la santé mentale. Cette affection entraîne une telle honte pour celui qui la vit ou la côtoie au quotidien qu'elle encourage au silence, au déni, à l'isolement et au secret.

Des intervenants en alcoologie, psychologues, psychiatres, réunis en réseau (réseau Dépendance Bruxelles-Est) abordent, dans cet ouvrage, la problématique des enfants de parents alcooliques, quel que soit leur âge (enfants, adolescents, adultes). Ils ont développé des consultations thérapeutiques en fratrie. Leur objectif est de briser l'isolement intrafamilial et de ranimer les ressources fraternelles pour le déploiement psychique de chacun ; ce qui constitue le meilleur gage pour prévenir la répétition de la problématique alcoolique dans ces familles. Grâce à de nombreux exemples, ils témoignent de cette expérience clinique originale et questionnent la transmission psychique et neurobiologique de l'alcoolisme.

Albert CICCONE

De Blandine FAORO-KREIT
Editeur : Eres
Collection : Vie De L'enfant
ISBN - 2749214688



Formation Nationale

16 et 17 novembre 2013

Comment déployer nos acquis sur le terrain ?

Depuis le congrès de CAEN, nous parlons d'ouverture aux polydépendances et en même temps nous avons conscience d'une résistance face à l'accueil d'un certain public.

Avec l'IREMA, nous avons mis en route un programme de formation sur l'ouverture à soi, aux autres et à la polyconsommation.

L'ouverture à soi (qui n'est jamais finie), nous fait mettre des mots sur nos peurs, nos zones d'ombre avec l'objectif de faire la paix avec nous-mêmes.

Pour nous ouvrir aux autres, nous avons appris qu'il fallait définir un cadre pour garantir de bonnes conditions d'accueil.

J'ouvre, j'accueille, j'écoute, je ne juge pas.

Pendant cette formation, des jeux de rôles ont illustré les propos de notre formateur, Michel FILLARTIGUE.

Dimanche, le message de Chantal GINOUX nous invitait à réfléchir à la façon d'apporter notre aide à l'autre pour ensuite faire fructifier les graines de la vie !

Cette formation s'est achevée par le listage d'idées qui est une première ébauche d'un « guide d'accueil » à venir.



Phrases fortes relevées :

« J'apprends de l'autre, je me prépare à ne pas savoir. »

« Casser le déni met la personne à nu. »

« Les conduites addictives sont des maladies de "la limite", il faut donc poser un cadre, le respecter et le faire respecter. »

« Être contenant, enveloppant, sécurisant, mais pas maternant. »

Camping de la Croix-Bleue à Vernoux-en-Vivarais

Si vous souhaitez vous inscrire ou avoir des renseignements vous pouvez contacter :

Jean-Pierre ou Nicole GARCIA 10, rue Pierre Iselin 25310 HERIMONCOURT

Tél. **03 81 30 97 13** le soir de préférence.

Ouverture le samedi 5 juillet

Fermeture entre le 16 et le 23 août 2014 en fonction des réservations

site : camping.croixbleue.fr

Mot du Président

Le siège

La maladie de notre ami et responsable du Siège, Jean Philippe ANRIS l'empêche de reprendre le travail. Le Conseil d'Administration a donc décidé d'engager Françoise BRULIN pour tenir le poste de responsable du siège. Françoise s'est installée au siège dès le 15 janvier pour ne pas accumuler plus de retard dans les dossiers.

La mise à jour de notre site a bien évidemment été retardée par ces soucis de santé.

La brochure « Du sans alcool au hors alcool »

Les idées des sections alliées à celles d'un groupe de travail permettront à la future brochure « du sans alcool au hors alcool » de voir le jour.

CAMERUP (Coordination des Associations et Mouvements d'entraide Reconnus d'Utilité Publique)

Un site Internet est en construction pour cette « Association des Associations » [\camerup.a3web.fr/](http://camerup.a3web.fr/) N'hésitez pas à nous faire part de vos remarques.

Assemblée Générale

Elle aura lieu le 24 mai 2014 comme prévu. Pour changer, faire des économies, et se réunir dans un lieu plus confortable (plus vaste, avec davantage de parkings, proche des régions de l'est où nous sommes justement bien implantés), nous essaierons le CIS (ou Ethic Etap) de DIJON.

Roger LARDOUX

Rencontre des responsables

23 et 24 novembre 2013



Réunis au Centre Ravel de Paris, les responsables ont travaillé en groupes, d'abord sur l'animation des sections faisant un état des lieux de ce qui se vit ici et là avec quelques diversités de forme, mais non de fond. Deux éléments principaux se sont dégagés des discussions :

Nécessité d'améliorer la prise en compte des membres adhérents et sympathisants dans l'organisation de la vie de section. Les réunions de membres actifs devenant des réunions de membres (tous les membres cotisants).

Nécessité de faire des réunions dédiées uniquement aux accompagnements (type analyse de la pratique) auxquelles ne doivent participer que les membres actifs accompagnants.

Le travail fait ensuite sur le livret « du sans alcool au hors alcool » (faisant

suite au livret « l'alcool et moi, où en sommes-nous ? ») a permis de développer les points suivants :

La rupture avec l'alcool : les peurs, les questionnements, l'espérance...

La période de transition : le dépassement de ce point de rupture

L'objectif : la vie « hors alcool », la reconstruction, le retour de la confiance, l'ouverture sur l'avenir...

Le message du dimanche matin nous interpellait sur la notion d'esprit d'équipe s'appuyant sur le bon sens des oies sauvages.

Nous avons encore évoqué les difficultés pouvant se présenter aux sections dans les documents à rendre en fin d'année.

Nous avons terminé ce week-end de travail sur l'annonce d'un Congrès en Alsace en 2015 !

Calendrier 2014

Conseil d'Administration

22 et 23 mars au siège
23 mai (veille de l'AG)..... au CIS DIJON
20 et 21 septembre..... au siège
6 et 7 décembre au siège

Assemblée Générale

24 mai au CIS DIJON

Formation Nationale

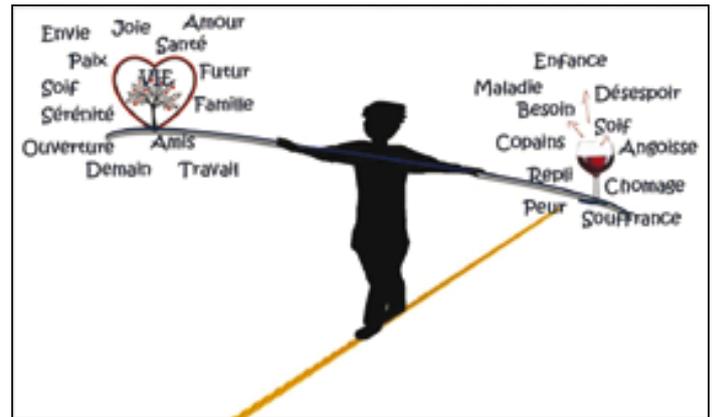
8 et 9 novembre (lieu non encore déterminé)

Rencontre des Responsables

22 et 23 novembre au CIS DIJON



Chantal GINOUX



Guilaine MIRANDA



3 photos de Frangoise BRULIN

Conseil d'administration

Engagement d'abstinence

Forts de leur expérience, femmes et hommes de la Croix Bleue ont acquis la conviction que peut devenir possible ce qui ne l'a pas été jusqu'alors. Ils affirment qu'à partir de la rupture avec l'alcool, un renouveau intervient. La guérison est possible. Nombreux sont ceux qui vivent la confiance en Dieu comme une force essentielle.

Nom, Prénom

Adresse

Je promets de m'abstenir de toute boisson alcoolique pendant:

Motif de la signature:

Engagements du au

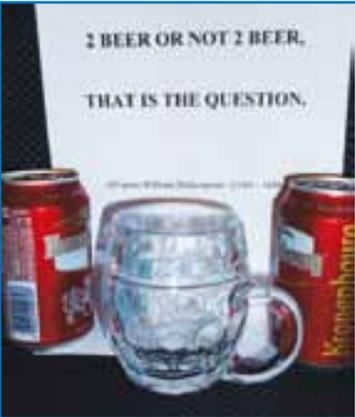
Le porteur du carnet:

Le signataire:

Si vous ne parvenez pas à tenir cet engagement, dites-le sans tarder, reprenez un engagement. C'est avec l'aide des amis de la Croix Bleue que vous pourrez atteindre ce but. « Il y a un avenir pour votre espérance »



2 photos de Ludovic LANG de la section de Versailles



3 photos de Roger LARDOUX de la section de Versailles



Section de Moulins



Sabine GUILLAUME de la section de Versailles



Bulletin d'abonnement et /ou de don

À retourner à: Association la Croix Bleue, 189 rue Belliard, 75018 Paris.

Le Libérateur 4 numéros par an - 2014

Je m'abonne au Libérateur :

Mme M.

Adresse:

Vous pouvez aussi parrainer une personne de votre choix en offrant un abonnement !

Abonnement simple 21 €

ou
Abonnement & don plus de 21 €

ou
Don* simple.....

Ci-joint un chèque du montant choisi établi à l'ordre de la Croix Bleue

*Don. L'association, reconnue d'utilité publique, est habilitée à recevoir legs et dons. La déduction fiscale est de 66 % du montant du don. Pour les sommes supérieures à 15 euros, un reçu fiscal sera envoyé.



**Bourré, Bourré ratatam,
bourré bourré
Pour ne pas voir le monde
Mais dessaouler,
dessaouler collégramme
Mais dessaouler, OH!
Pour affronter le monde.**

Les Garçons Bouchers

La Caisse Nationale d'Assurance Maladie, le Conseil du Développement de la Vie Associative,
le Ministère de la Santé et la Mutualité Sociale Agricole
subventionnent en partie la Société Française de la Croix Bleue.

